

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

DOSSIER DE PRESSE

DÉDIÉ À
LA DRAMATURGIE D'ICI

UNE CRÉATION DE
ONISHKN

PARTENAIRES



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Fondation
Cole
Foundation



PWM
Playwrights' Workshop Montréal

THÉÂTRE
-AUX
ÉCURIES

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI
— 3900 RUE ST-DENIS
MTL QC H2W2M2
514 282-3900

« Les castors sont une des seules espèces avec l'humain qui laissent une trace sur terre visible depuis l'espace.

**Une trace laissée sur la Terre
Un barrage pour se protéger,
Mais seulement visible
depuis le monde des étoiles. »**

OKINUM

Inspiré par le rêve récurrent d'un castor géant, Okinum est une réflexion intime sur la notion de barrières intérieures, une ode au pouvoir du rêve et à l'intuition.

La parole est libérée afin de remonter la rivière de la mémoire des ancêtres et pour se réconcilier, avant tout, avec les différentes facettes d'une identité multiple.

Au croisement entre le théâtre, la performance et les arts médiatiques, la pratique artistique d'Émilie Monnet s'articule autour des questions d'identité, de mémoire, d'histoire et de transformation. Née de mère anishnaabe et de père français, elle s'inspire de nombreuses années d'activisme auprès d'organisations autochtones aussi bien au Canada qu'en Amérique Latine.

Entourée d'une solide équipe de concepteurs, elle propose avec Okinum une expérience immersive en trois langues (français, anishnabemowin, anglais). Elle allie théâtre, son et vidéo au moyen d'une dramaturgie unique, circulaire et envoûtante. Se tisse ainsi une série de tableaux oniriques, où l'espace-temps n'est pas conçu de façon linéaire, véritable témoignage d'une filiation qui inspire.

SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN
2 au 20 octobre 2018

L'ÉQUIPE DE PRODUCTION

Texte, mise en scène et interprétation
Émilie Monnet



Collaboration à la mise en scène et direction d'acteur
Emma Tibaldo

Collaboration à la mise en scène et direction du mouvement
Sarah Williams

Conception sonore et interprétation
Jackie Gallant

Assistance à la mise en scène
Elaine Normandeau

Scénographie
Simon Guilbault

Éclairages
Lucie Bazzo

Costumes
Swaneige Bertrand

Vidéo
Clark Ferguson

Conseil dramaturgique
Élizabeth Bourget, Sara Dion

Conseil culturel et en langue anishnabemowin
Véronique Thusky


Sonorisation et direction technique
Frédéric Auger

PRODUCTION

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui
Onishka

EN SAVOIR PLUS

theatredaujourd'hui.qc.ca/okinum



P our cette édition du 3900, nous avons confié la rubrique À découvert à Émilie Monnet, artiste pluridisciplinaire qui entame sa résidence de deux ans à la salle Jean-Claude-Germain. Née de mère anishnaabe et de père français, elle revient pour nous sur son récent apprentissage de la langue anishnabemowin qui lui permet de renouer avec une part importante de sa culture et de son héritage familial.

À

DÉCOUVERT

AUTOMNE 2013. Je commence mon apprentissage de la langue anishnabemowin de façon plus sérieuse. À l'époque, nous étions un petit groupe de femmes d'ascendance anishnaabe algonquine et vivant à Montréal. Nous étions animées par le désir de parler la langue et avons formé un groupe d'apprentissage de l'anishnabemowin avec Véronique Thusky, professeure originaire du Lac Barrière. Nous nous donnions rendez-vous toutes les semaines et cela se faisait toujours autour d'une table de salle à manger chez l'une ou chez l'autre, avec du thé et un peu de nourriture à partager.

Au fil des leçons, je me familiarise avec les sonorités musicales et si particulières de l'anishnabemowin. J'apprécie comment ma langue bouge dans ma bouche, comment elle appuie sur le bas du palais pour allonger les voyelles, comment et où elle marque les accents toniques, comment la langue *feel* à l'intérieur de moi. J'aime tout particulièrement le mouvement de la voix depuis l'intérieur, comment elle voyage différemment dans le corps, dans cette boîte de résonance qu'est mon corps. J'apprends à faire des phrases et j'écoute plus attentivement les gens qui parlent. J'ai parfois l'impression de les entendre chanter lorsqu'ils parlent.

Je comprends pourquoi si souvent on parle du lien intrinsèque entre les langues autochtones et le territoire. Lorsque j'entends parler l'anishnabemowin, c'est vrai que j'entends les sonorités du territoire : la rivière qui défile, les sons des oiseaux, des animaux d'ici. Par exemple, pour dire *hibou*, on dit *ôhômisi* et pour dire *corbeau*, on dit *asiginaak*. Dans les deux cas, j'entends le chant spécifique de chacun de ces animaux dans les sonorités des mots qui les nomment. Comme si la langue voulait imiter leur langage, ou du moins permettre de communiquer ensemble, au besoin. L'anishnabemowin est née de ce territoire, elle a été conçue et formée ici. Je suis convaincue que parler une ou des langues autochtones génère une meilleure compréhension du territoire sur lequel nous sommes, et approfondit par le fait même notre connexion à celui-ci. Plus j'apprends de nouveaux mots, plus je suis admirative de la profondeur et de la sagesse imbriquées au cœur même de l'anishnabemowin. C'est une langue

riche, complexe, qui véhicule une vision particulière du monde. Il existe plusieurs mots concepts, qui n'ont pas d'équivalence ni en français ni en anglais et pour lesquels il faudrait une phrase entière pour tenter d'en traduire le sens. Ce que je comprends, c'est qu'en apprenant la langue, on commence à mieux concevoir notre place dans l'Univers et en relation au monde qui nous entoure. On nourrit notre sentiment d'interconnexion. Ce sont de merveilleuses pistes sur comment être en bonne relation les uns par rapport aux autres.

Je ne me surprends pas du fait qu'une des tactiques pour « tuer l'Indien dans l'enfant » ait été l'interdiction massive de parler les langues autochtones. Car on s'assurait qu'il n'y ait plus transmission de la langue génération après génération, on coupe un lien. On déracine. On nous déconnecte de notre identité, mais aussi de nos responsabilités envers le territoire, la Terre, les générations à venir, la vie. Et on s'approprie ainsi plus facilement le territoire et ses ressources.

Plus j'apprends à faire des phrases, plus je suis confrontée au fait qu'apprendre l'anishnabemowin n'est pas facile. Parce que les occasions de le pratiquer sont quasiment inexistantes à Montréal. Il faut être entourée de personnes qui parlent la langue couramment et ça, ce n'est pas monnaie courante ici, ou alors il faut partir, et là non plus ce n'est pas évident, car ce n'est pas dans toutes les communautés anishnabeg que les gens vivent au quotidien dans la langue. Parce qu'aussi, je le réalise, mon cerveau est formaté à la façon occidentale, je voudrais des leçons m'expliquant la grammaire de façon linéaire, un manuel ou je peux voir les mots écrits sur papier. L'anishnabemowin est une langue orale et moi, j'ai du mal à tout retenir juste en répétant. Mon cerveau enregistre plus difficilement.

Il m'arrive de ressentir beaucoup de colère lorsque je pense au fait que nos langues nous ont été arrachées. De la tristesse aussi, car apprendre à parler l'anishnabemowin me fait entrevoir l'immensité d'un monde qui lui, ne m'aura pas été transmis. Je comprends que ce que je porte, qui je suis, est directement lié aux

ÉMILIE MONNET

« Cette photo a été prise lors de notre résidence à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. En marchant le long du ruisseau, nous avons trouvé le chemin des castors ... »

choix effectués par mes ancêtres. Est également la conséquence des politiques d'éradication et d'assimilation qui perdurent encore aujourd'hui.

Je suis consciente du fait que les langues sont vivantes, et qu'elles doivent s'adapter au monde dans lequel nous vivons, qui lui est en perpétuel changement. Mais sans ressources, sans actions concrètes pour assurer leur enseignement et leur transmission, plusieurs langues autochtones seront vouées à disparaître. Des programmes et des politiques existent pour protéger la langue française, je rêve du jour où des conditions similaires existeront pour protéger nos langues millénaires.

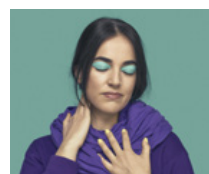
Véronique m'expliquait récemment que pour parler l'anishnabemowin, il faut avant tout comprendre son esprit. C'est une langue vivante, animée. Très descriptive aussi et imagée. Une langue principalement composée de verbes, qui décrit donc principalement des actions. En quelque sorte et à mes yeux, l'anishnabemowin est une langue cinématographique : on voit les images défiler devant nous, comme dans un film. Ce n'est pas étonnant qu'on dise que les langues autochtones sont les langues du rêve aussi. Car quand on rêve dans la langue, les images sont plus détaillées, le ressenti plus vibrant et parfois, on arrive même à engager d'autres sens, comme le toucher et l'odorat.

Réapprendre l'anishnabemowin devient une façon de me réapproprier un pouvoir, de nourrir mon lien à ma famille et à ma culture. Ça réveille quelque chose d'important au plus profond de

moi. Comme le sentiment d'être en train d'activer une mémoire. Ou de rallumer un feu. C'est un acte d'amour et de résistance à la fois. Je persévère alors dans mon apprentissage et continue mes cours avec Véronique. Sur mon cellulaire, j'ai trois applications mobiles différentes pour apprendre la langue et je me suis achetée une méthode d'apprentissage sur Amazon. Mais c'est surtout par le biais de ma pratique artistique que je me réapproprie la langue maternelle de mon grand-père.

Okinum : barrage de castors

J'ai décidé de faire un spectacle sur mon rêve récurrent du castor. Le langage des rêves me permet de communiquer avec mes ancêtres.



OKINUM

Salle Jean-Claude-Germain
2 au 20 octobre 2018

L'AUTEURE, METTEUSE EN SCÈNE ET INTERPRÈTE : ÉMILIE MONNET



photo : Christian Blais

BIOGRAPHIE

Au croisement entre le théâtre, la performance et les arts médiatiques, la pratique artistique d'Émilie Monnet s'articule autour des questions d'identité, de mémoire, d'histoire et de transformation. En 2016, elle fondait Scène contemporaine autochtone (SCA), une manifestation artistique et critique faisant place à la création autochtone en arts vivants. Quatre éditions ont vu le jour jusqu'à aujourd'hui, et ont été présentées en partenariat avec le Offta, l'Agora de la danse, les Ambassades du Canada en Argentine, Paraguay et Uruguay, et plus récemment avec le FTA. Comme interprète, on a pu voir Émilie dans *Le Wild West Show* de Gabriel Dumont présenté au Centre National des Arts à Ottawa et au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 2017, et elle fait partie de la distribution du spectacle musical *Mythe* de Mykalle Bienlinski à l'hiver 2018. Artiste en résidence au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui pour les trois prochaines années, elle présente son spectacle *Okinum* à la salle Jean-Claude-Germain. De mère anishnaabe et de père français, l'engagement artistique d'Émilie s'inspire de nombreuses années d'activisme auprès d'organisations autochtones (Canada et Amérique Latine), et de sa participation à des projets artistiques avec des femmes judiciairisées et jeunes autochtones. Émilie vit à Montréal.

TROIS QUESTIONS À ÉMILIE MONNET

Par Marie Pâris, publié le 14 septembre 2018 dans l'Actualité

Mettre en lumière l'héritage des cultures autochtones est au cœur de l'œuvre d'Émilie Monnet, auteure, comédienne et metteuse en scène qui entreprend une résidence artistique au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui avec la pièce Okinum.

De quoi parle cette pièce, votre première ?

C'est une autofiction basée sur mon expérience. La pièce m'amène à remettre mon identité en question à la suite du cancer que j'ai vécu. J'y parle aussi des femmes de ma famille, de ce qui est légué au fil des générations. Comme je suis autochtone, ces questions sont importantes pour moi.

D'où vient ce titre, Okinum ?

C'est une réflexion poétique sur la notion de barrage intérieur — okinum veut dire « barrage » en langue anishinaabemowin. Je m'interroge sur le chemin qu'on doit faire pour enlever les bouts de bois de la vie, tout ce qui fait que la mémoire ne peut pas circuler de façon fluide. Le castor devient une métaphore pour parler de la colonisation qui a eu lieu ici et de la manière dont elle s'est manifestée dans ma famille en particulier.

On a tous des barrages intérieurs. Pour moi, ç'a été le cancer ; dans la gorge, ce qui n'est pas anodin. C'est lié à toutes ces voix qu'on essaie de faire taire, aux langues qui ont été arrachées. Ce sont aussi toutes ces politiques d'assimilation que le gouvernement canadien a eues et continue d'avoir.

Pourquoi une pièce en trois langues ?

Ce sont les langues de mon identité. Ma mère était anglophone, mon père est francophone, et mon grand-père parlait l'anishinaabemowin, une langue que j'essaie de me réapproprier. Les trois s'entremêlent les unes aux autres, s'imbriquent de façon fluide, mais le texte est surtout en français.

C'était important pour moi de présenter une expérience immersive où les gens sont baignés dans la sonorité, la musicalité de la langue de mon grand-père, de lui redonner sa place sur le territoire où elle est née.

**« kotádjwin :
la peur
kotádendagon :
qui fait peur
sóngideye :
ne plus avoir peur »**

ONISHKA

Au croisement de plusieurs disciplines artistiques mais principalement en théâtre, Onishka est une compagnie établie à Montréal qui crée des ponts entre les communautés artistiques autochtones à la fois francophones et anglophones, du Québec et du Canada, mais aussi d'ailleurs dans le monde. Fondée en 2011 par Émilie Monnet, Onishka crée et produit des oeuvres favorisant des collaborations artistiques originales et riches de sens pour offrir un regard neuf sur le monde dans lequel nous vivons.

Onishka veut dire « réveille-toi » en Anishnabemowin. Dans cet esprit, nous croyons que la création artistique est catalyseur de transformation sociale et qu'elle permet de remettre en cause comment sont perçues les réalités et les luttes des peuples autochtones. Depuis 2016, Onishka présente l'évènement Scène contemporaine autochtone, une plateforme artistique et critique pour les arts vivants autochtones. Une prochaine édition sous forme de festival verra le jour à Edimbourg en aout 2019.

Pour en savoir plus:

onishka.org/
facebook.com/ProductionsOnishka/
instagram.com/onishkaproductions/

LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

theatredaujourd'hui.qc.ca
facebook.com/ctdaujourd'hui
youtube.com/theatredaujourd'hui twitter.com/ctdaujourd'hui
instagram.com/ctdaujourd'hui
3900.ca

3900 rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M2
Téléphone 514 282-3900